

Laurence LABBE

Comment je n'ai jamais
réussi à attraper
le père Noël

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-0223-0

© Laurence LABBE

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Contact : <http://www.laurencelabelivres.com>

Du même auteur :

La puissance des ordinaires : action, suspense (2014)

La puissance des ordinaires - volume 2 - la victoire : thriller médical, politique et psychologique - littérature générale (2015)

La puissance des ordinaires – volume 3 : retrouvailles : thriller historique (2016-2017)

Comment je n’ai jamais réussi à attraper le père Noël : roman humoristique (2015) – meilleure vente humour en 2015

Poursuites : la trilogie de la puissance des ordinaires (2016) – Top 100 des ventes Amazon en septembre 2016

Comment j’ai réussi à attraper la lune : humour, émotion et suspense (2017)

Comment sauver le monde (de chez soi!) : roman humoristique (2018)

Ce livre a été écrit pour participer au premier concours «rentrée Kindle des auteurs indépendants» 2015.

Cette fiction humoristique fut pour moi une très belle expérience, riche en sensations fortes.

Après avoir beaucoup ri, bataillé comme une diablesse pour dompter les idées qui se bousculaient dans ma tête, je vous livre cette aventure et espère qu'elle vous enchantera autant que j'aurai pris de plaisir à l'écrire.

Merci à Jacques Soulhier pour sa relecture attentive et ses conseils avisés, sans qui ni l'épilogue de cette histoire ni les « Bad Ass Cats » n'auraient vu le jour. Merci aussi à Pascalou, anciennement correcteur chez Hachette Filipacchi, pour sa relecture attentive et à tous qui m'avez encouragée, avez lu et commenté ce livre, lui permettant de se classer dans les dix premiers du concours dès la date de sa publication et ce, jusqu'à la fin de l'épreuve, fin septembre 2015, puis de rester par la suite dans le top 100 des ventes plus de 90 jours.

*À tous les enfants du monde qui ont, un
jour, cherché à attraper un rêve,
à tous les adultes qui n'ont jamais cessé
d'y croire et d'espérer ...*

Table des matières

1 – Le couple Lachance emménage à Trou.....	8
2 – Lisa.....	25
3 – Trou d'balle.....	39
4 – La machine à attraper le père Noël.....	55
5 – Convalescence.....	76
6 – L'eau concentrée en poudre.....	91
7 – Paris, me voici !	112
8 – L'amour, toujours.....	141
9 – Le Paris de madame Lachance.....	156
10 – La machine à expédier le client.....	168
11 – Sur la route	176
12 – On dirait le sud	185
13 – Le vol 1712 a disparu	199
14 – Épilogue	204

1 – Le couple Lachance emménage

Dans une jolie clairière, au détour d'une voie peu fréquentée, la bourgade de Trou rassemblait quelques habitations et petits commerces. Située entre deux villes importantes, à moins de trois heures de route de la capitale, y accéder par le train relevait de l'inconscience. En théorie, deux rames desservaient Trou chaque jour mais en pratique la plupart des conducteurs oubliaient cet arrêt. De plus, des travaux engagés depuis longtemps pour faire correspondre la largeur du quai avec le gabarit des nouveaux wagons, avaient fait de la gare un champ de bataille. Son accès était même parfois fermé au public. Aussi, les Trouillards finirent-ils par la désert.

Madame et monsieur Lachance, tout juste mariés, achetèrent à Trou une fort jolie maison qui ressemblait à toutes celles de l'endroit : grande, deux étages, trois cabinets de toilette, deux salles de bain, un double salon et son inévitable cuisine américaine ; un beau jardin l'entourait, et une haie de troènes, taillée au cordeau par monsieur Lachance, la protégeait.

La tondeuse à gazon faisait régulièrement son œuvre sur la pelouse. Alors, l'odeur de l'herbe fraîchement coupée envahissait la demeure, ce qui avait pour effet de réveiller la libido de madame. C'est donc après une de ces séances de jardinage que fut conçue la petite Lisa, mais nous y reviendrons.

Après avoir brillamment terminé ses études scientifiques, sans avoir compris comment, Bernadette avait accepté la condition d'épouse sans se poser de question. Monsieur, qui se destinait à une carrière de chercheur, aurait dû s'interroger sur le sens de certains événements. Par exemple, l'arrivée de Bernadette à la cérémonie de mariage avec plus d'une heure de retard,

vêtue d'un pantalon noir et d'une chemise orange. Ce n'est que plus tard qu'elle lui avoua la vérité :

– C'était à cause du fer à repasser, chéri.

– Mais une robe de mariée ne se repasse pas !

– J'ai voulu essayer... Pour m'entraîner...

– T'entraîner ?

– Ben oui, à repasser. Je ne l'avais jamais fait. Ma mère ne voulait pas que je touche au fer.

– Et ?

– Et bien, elle a brûlé.

– Qui, ta mère ?

– Mais non, voyons, chéri ! La robe !

– Le jour de notre mariage ! Tu aurais pu attendre un peu !

Cet incident pour le moins révélateur aurait pu mettre la puce à l'oreille de Bertrand Lachance.

Tout comme celui qui se produisit lors de leur lune de miel passée au Chili.

Le directeur de laboratoire de monsieur Lachance avait offert à son tout jeune chercheur, en cadeau de noces et de bienvenue, un passe-droit pour le nouveau télescope

ultra secret de San Pedro de Atacama. Cette visite de la base d'observation chilienne était un rêve commun au couple.

Il fallut parler en espagnol avec le responsable, persuadé qu'une femme ne pouvait s'approcher du grand télescope. Avec force gesticulations, il assurait que les foudres du ciel et tous les Dieux de l'Antiquité réunis se déchaîneraient contre la station scientifique, voire même le pays, l'univers tout entier, si on laissait faire une chose pareille. Finalement, on maîtrisa le chercheur chilien devenu fou et Bernadette Lachance s'avança.

C'est alors que, sous le coup de l'émotion, son pied gauche se croisa avec le droit. Elle partit en avant comme un obus et par réflexe se rattrapa à l'objectif. Après ce sauvetage in extremis, elle reprit son souffle et mit son œil là où on lui avait indiqué.

– Je ne vois rien, affirma-t-elle.

– Ouvre ton œil devant la lunette et ferme l'autre, lui rétorqua son mari, qui commençait à la cerner.

– Ah oui ! ... Mais mon chéri, je t’assure, je ne vois rien.

Monsieur Lachance prit la place de sa femme et constata avec stupeur que l’engin, en parfait état de marche quelques minutes plus tôt, affichait à présent un noir intersidéral. Il comprit aussitôt qu’il était temps de mettre fin à l’expérience et de quitter les lieux au plus vite.

Ce fut quasiment la seule, et en tout cas, la plus inexplicable panne du grand télescope de San Pedro de Atacama.

Le reste du séjour se passa sans incident majeur. À l’hôtel, les Lachance se faisaient servir. Ils firent des excursions dans des paysages grandioses, testèrent quelques positions inédites pour eux, et arriva la fin de la semaine.

Au retour, ils emménagèrent à Trou. Ce week-end-là, les déménageurs envahirent la maison puis se retirèrent, comme la marée, laissant meubles, vaisselle et linge rangés exactement comme madame l’avait demandé et le couple échoué sur le canapé au milieu du salon, exténué. Ils avaient longtemps observé le ciel constellé

d'étoiles par la baie vitrée, comme déjà nostalgiques du Chili, qui serait d'ailleurs la seule aventure notoire de leur vie commune — si on excepte Lisa, qui n'était pas encore née à l'époque.

Le dimanche, deuxième jour de leur existence à Trou, monsieur réalisa son second plus grand rêve, après le Chili : tailler les haies et tondre la pelouse. À cette occasion, il découvrit non pas une constellation inconnue, mais l'effet de l'odeur de l'herbe coupée sur la libido de Bernadette. L'expérience se termina par une partie de jambes en l'air imprévue mais un peu trop classique au goût de madame :

– Tiens, tu paraissais plus en forme au Chili, constata-t-elle, déçue.

– C'est vrai ! mais le déménagement m'a fatigué. Et puis, l'observation des étoiles, le mystère, le voyage m'excitaient.

– Moi aussi, admit madame. Nous n'aurons qu'à acheter un télescope.

C'est ainsi que quelque temps plus tard, une longue-vue rejoignait la tondeuse à gazon dans le hangar.

Le lundi matin suivant l’emménagement, les éléments se liguèrent contre la pauvre épouse dès le réveil.

Passons rapidement en revue les détails qui feraient désormais partie de son quotidien : les chaussons et lunettes, contre toute vraisemblance, s’étaient mystérieusement évaporés dans la nuit ; elle se faisait ensuite assommer par des objets sournois pourtant rangés la veille de façon à contrer la loi de la gravité.

Pendant que madame se débattait avec ses applications de la physique, monsieur partit à la douche.

Arrivée dans la cuisine, Bernadette tourna en rond comme un chien cherchant à prendre possession des lieux, n’osant rien toucher.

Voyons, que pourrais-je préparer pour le petit déjeuner ?

Enfin, elle s’enhardit et ouvrit un placard. Un paquet de pain de mie brioché en dégringola sur sa tête, ce qu’elle prit pour un signe. Elle glissa une tranche dans chaque fente, appuya sur un bouton. C’est alors que, de façon tout à fait inattendue, l’appareil émit à la fois odeur de tissu brûlé et fumée noire. Un torchon s’était

vicieusement introduit dans l'appareil et prenait feu. Dans la panique, Bernadette saisit la bouteille d'huile, confondue avec celle d'eau, transformant ainsi ses cheveux en une magnifique couronne de flammes. Monsieur, arrivé comme à point, parvint à éteindre l'incendie de sa femme en l'étouffant avec son peignoir.

Bref, le premier petit déjeuner des Lachance fut assez réussi d'un certain point de vue que l'on qualifiera d'optimiste.

Et il faudra désormais une bonne dose de cette vision des choses pour faire face au quotidien dans la jolie demeure de Trou.

Ensuite, monsieur prit la voiture pour aller travailler, comme il le ferait chaque jour du lundi au vendredi les décennies qui suivraient, laissant la pauvre Bernadette aux prises avec une maison, qui, elle en fut rapidement persuadée, était ensorcelée.

La cuisine, pourtant magnifiquement conçue et dont les appareils sophistiqués fonctionnaient tous sur un mode opératoire classique et intuitif, était comme une jungle

pour madame Lachance. On l'a compris, elle avait donc renoncé à griller du pain dès le premier jour.

Mais pour elle, faire tourner la machine à laver était aussi compliqué que de superviser la traversée de la Manche en canoë d'un manchot... S'habiller, à peu près aussi complexe que l'organisation d'une rencontre entre le président de la Corée du Sud et celui de la Corée du Nord. Pour préparer un repas, elle essayait de mettre en œuvre les méthodes de planification en vogue dans les plus grandes multinationales, sans succès.

Toutes ses tentatives se soldaient en échec. Et pour ce qui est du timing... La machine, finalement mise en route au mauvais moment, le dîner brûlait pendant qu'elle se débattait avec l'étendage du linge et son maquillage avait coulé et avait dû être refait deux fois. Bref, il se produisait toujours un cataclysme pour perturber l'ordre prévu des événements.

Pour faire les courses, c'était donc, comme vous vous en doutez, une véritable expédition.

La première fois, elle était allée en voiture dans l'hypermarché d'une ville voisine, mais ça ne s'était pas très bien passé.

De retour avec un chariot archi plein, persuadée de s'être garée en place P2-B11, elle avait constaté que son véhicule s'était transformé en une Porsche. Non que le modèle lui déplût, mais ses clés devaient ouvrir un Espace bleu marine. Bernadette paniqua, courut de droite et de gauche avec son chariot, les surgelés commençaient à couler, mais point d'Espace bleu marine. Rien, nada, du vent, pet de lapin. C'était sûr, on le lui avait volé.

Madame Lachance se trouvait au bord de l'hystérie, quand une âme charitable, pensant qu'une ambulance serait nécessaire pour embarquer la forcenée, appela le gardien. Ce dernier faisait la sieste car il avait dansé dans une boîte antillaise très chaude jusque tôt le matin et devait recommencer le soir même. Aussi, n'avait-il pas l'intention de se laisser enquiquiner par une bourgeoise névrosée, qui ne savait même pas relever un numéro de place de parking.

– Monsieur, s'il vous plaît, pourriez-vous appeler la police ?, supplia l'emmerdeuse.

– Pas question.

– Mais je me suis fait voler ma voiture, pleurnicha Bernadette.

Elle imaginait déjà la tête de Bertrand lorsqu’il apprendrait que son Espace tout neuf avait disparu.

– Bon, vous allez dégager de là rapidement, hein ? J’ai du boulot, moi.

Les courses étaient en train de se liquéfier, elle se mit à pleurer.

Alors, une fourgonnette orange cabossée de partout s’arrêta devant la pauvre femme perdue et son chariot dégoulinant. Un type vêtu d’un survêtement crasseux, doté d’une barbe avancée où fourmillaient quantité de petites choses non identifiées, en sortit.

– Ben alors, la p’tite dame, en panne ? Vous allez où ?

– On m’a volé ma voiture, sanglota Bernadette.

– Ben alors, je vous emmène ! Faut pas vous mettre dans des états pareils.

– Je préférerais retrouver la voiture de mon mari.

– Oui, mais moi, voyez, je ne suis pas devin, alors votre voiture, je ne la trouverai pas, répondit l’homme qui pour sale, n’en était pas moins plein de bon sens. Mais si vous me donnez votre adresse, je peux essayer de vous y emmener... Enfin, à moins que vous ne préféreriez qu’on prenne un peu de bon temps sur la route, hein ?

– Bernadette fondit en larme, inondant le seul chemisier blanc qui avait réussi à résister à la lessive et au fer à repasser, ne pouvant se moucher puisque cramponnée à son chariot comme une moule à son rocher, un peu de morve se répandit dans sa jolie chevelure blonde.

– Oh, ça va, hein, je plaisantais, fit l’homme en ouvrant le coffre. Allez, collez-moi tout ça là-dedans et on y va.

Les portes du véhicule claquèrent en le faisant bouger de partout. Il régnait à l’intérieur une odeur de renfermé moisi et de tabac froid.

– Alors, on va où ?

– Trou.

– Trou ? C’est quoi ça ?

– Vous ne connaissez pas Trou ?

– Et pourquoi, je devrais connaître ? Vous êtes sûre que c'est bien ça, le nom ?

– Je sais où j'habite quand même. C'est à dix kilomètres d'ici à peine.

– Je suis dans le coin depuis trente ans et je n'ai jamais entendu parler de votre trou.

– Bon, ben déposez-m'y et ça ira comme ça.

– Indiquez-moi donc le chemin, et ça ira comme ça !, rétorqua-t-il, narquois.

Quelle idée d'habiter dans ce trou !, avait-il marmonné en conduisant à travers les bois.

– Vous ne voudriez pas ouvrir votre fenêtre ? cette odeur est insupportable...

– Oh ça, va, je me suis lavé il y a une semaine. Par contre, si vous êtes sensible du blair, vos courses là, c'est bon à jeter.

Elle s'était recroquevillée sur son siège et s'était contentée d'indiquer le chemin jusqu'à Trou.

Contre toute attente, le hippie avait porté ses paquets jusque chez elle de façon tout à fait galante ; elle l'avait ensuite violemment repoussé, imaginant que son

odeur pourrait s'incruster dans les murs de la maison s'il en franchissait le seuil.

Monsieur avait dû réclamer une voiture de remplacement à l'assurance et déposer plainte. Quelque temps plus tard, le véhicule avait été retrouvé sur la place P3-B11 du parking du supermarché.

– Volée, hein ?, fit monsieur à madame.

Il dut retourner au commissariat pour admettre *son* erreur et annuler *sa* déposition. L'assurance lui factura l'opération. De ce jour, il fut tacitement convenu que monsieur serait le seul conducteur de la voiture.

Après cet incident, il prit pleinement conscience de l'ampleur de la catastrophe Bernadette, et enferma la tondeuse à gazon, le télescope, la voiture et tout ce qu'il pouvait sauvegarder qui avait jusqu'à présent échappé aux mains destructrices. Il cacha soigneusement les clés de l'abri de jardin et du garage dans un endroit connu de lui seul.

Bernadette devait donc faire ses courses à pied, à la petite supérette du coin, où il n'y avait pas beaucoup de choix. De toute façon, pour ses compétences en travaux ménagers et culinaires, ça irait. Bien sûr, il lui arrivait d'oublier sa carte bleue à la maison et de se retrouver démunie à la caisse. Bref, la liste des catastrophes chronophages qui la poursuivaient était sans fin et ses journées, une longue succession de déboires. Ces mésaventures quotidiennes forçaient l'esprit scientifique de Bernadette à ériger des règles très strictes, mais rien n'y faisait. Elle s'obstinait à ne jamais prendre de risque et malgré tout la maison restait un espace envahi de dangers. Bertrand rentrait de plus en plus tard et mangeait souvent au travail.

Déjà célèbre des pompiers, la demeure des Lachance devint une étape habituelle, lorsqu'ils adoptèrent un chat espiègle qu'ils baptisèrent Gaspard, car il ressemblait à un gros rat. Au lieu de chasser ces animaux, le félin appréciait de grimper aux arbres. Une fois arrivé en haut, il miaulait à la mort jusqu'à ce que le brigadier des pompiers, Gérard, bel homme qui avait des vues sur